Document generated on 04/30/2024 5:14 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Règlement de contes »

Diane Godin

Number 77, 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/27673ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Godin, D. (1995). Review of [« Règlement de contes »]. *Jeu*, (77), 223–225.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

« Règlement de contes »

Texte d'Yvan Bienvenue. Mise en scène : Marc Béland ; décor : David Gaucher ; éclairages : Alain Lortie ; costumes : Maryse Bienvenu ; trame sonore : Richard Soly. Avec Yvan Bienvenue (Yan), Stéphane Jacques (Stéphane) et Rhonda Smith (Bessie). Coproduction du Théâtre de Quat'Sous et du Théâtre Urbi et Orbi, présentée au Quat'Sous du 2 au 28 octobre 1995.

Dénonciation et révolte

Les textes d'Yvan Bienvenue sont chargés comme une arme. Depuis *Histoires à mourir d'amour* et *Contes urbains*, cet auteur nous a habitués à franchir l'espace confortable de notre horizon d'attente pour nous plonger dans des univers troubles, où s'agitent les désirs les plus contradictoires et les tendances les plus morbides. Avec *Règlement de contes*, Bienvenue revient à la charge et nous présente, sur un mode narratif, un personnage en état de crise qui, après une altercation avec un groupe de « skins » profanateurs de cimetières juifs, se retrouve dans une ruelle déserte, tenant dans ses bras la pierre tombale qu'il a réussi à leur reprendre.

Voilà pour le point de départ. Pour ce qui est de l'arrivée, les spectateurs apprendront, en même temps que le personnage d'ailleurs, que les « skins » lui ont donné le coup de grâce et que celui qui nous parle a d'ores et déjà franchi la frontière qui le séparait de la mort. Dans l'entre-deux, nous assistons à un long monologue, qui emprunte à la confession et au conte, dans lequel s'inscrit une langue à la fois brute et brutalisée, presque barbare, impudique, vociférante et plaintive. Cette langue si particulière, Stéphane Jacques la rend fort bien. Le comédien, sur qui repose tout le spectacle, nous offre en effet une performance presque sans failles, jouant à la fois sur le rythme et la gamme d'émotions qui s'emparent du jeune homme et le font passer de la haine à la compassion, du regret à l'incertitude, de son amour pour Bessie à son dégoût face à la mort. De fait, Bienvenue a misé, dans ce texte, sur les nombreuses contradictions du personnage : si Stéphane s'insurge contre l'intolérance des « skins » et, de façon plus générale, contre la montée des mouvements de droite, il est victime, tout autant, de sa propre violence, de son impuissance à « penser » le phénomène au lieu de le reproduire. Submergé par ses émotions, perdu quelque part entre les zones d'ombres de sa propre vie et sa volonté de faire échec à la mort — celle du corps, de l'âme, de la beauté —, il n'arrive pas à prendre la distance nécessaire à la « transparence » qu'il cherche

désespérément à travers l'amour de Bessie : « Aide-moé à être transparent / comme l'amour / Y a rien que la haine / qui porte des cagoules / Y a rien que le mensonge / qui porte des masques. » Stéphane ressemble, en somme, à cette pierre tombale qu'il serre tout contre lui, comme s'il s'agissait d'un enfant mort qu'on ne peut plus rescaper malgré sa détresse.

J'avoue qu'une question m'a hantée pendant le spectacle : pourquoi avoir choisi d'adresser une telle dénonciation de la droite à un public convaincu d'avance ? Les spectateurs du Quat'Sous ne sont pas, que je sache, des fascistes en puissance. De fait, on ne dépassait jamais, dans cette production, le stade de la dénonciation et de la révolte, ce qui n'apportait rien de nouveau à un propos auquel le spectateur n'avait aucun mal à adhérer. Que ce jeune homme soit, par moments, en proie aux mêmes vélléités meurtrières que ceux qu'il dénonce ne produit malheureusement aucune « secousse » particulière : la contradiction n'est pas assez probante, et le spectateur sait que Stéphane est, malgré tout, un « bon garçon », même dans ses excès de rage, au demeurant fort compréhensibles. Aussi me suis-je demandé ce qu'aurait pu donner la pièce si Bienvenue avait créé un être plus ambigu, plus dérangeant. Bien que j'éprouve toujours quelques scrupules à remettre en cause les choix d'un auteur, je n'ai pu m'empêcher de le faire ici, gênée par le caractère juvénile d'un personnage dont la révolte ne m'a rien appris que je ne sache déjà.

Cette pièce, essentiellement fondée sur une trame narrative, et dans laquelle le personnage s'adresse directement au public, n'était pas sans poser quelques problèmes de mise en scène : le mariage des genres — ici le conte et l'art dramatique —, les fréquents passages de la langue parlée et vulgaire à une langue plus poétique, l'absence d'action proprement dite, voilà autant d'éléments qui se heurtent, souvent, à une transposition efficace sur le plan théâtral. Or Marc Béland, pour qui cette production était une première expérience à titre de metteur en scène, a privilégié la linéarité au détriment d'une mise en relief du texte. La mise en place d'une véritable « lecture » sur le plan scénique n'y était pas, comme si le metteur en scène avait été subjugué par le foisonnement du texte, sans jamais oser lui imposer la moindre

Photo : Guy Borremans.

vision personnelle. Par ailleurs, la scénographie comportait une maladresse qui nuisait à la compréhension de l'histoire ; outre la fenêtre où l'on voit Bessie jouer de la guitare, la ruelle déserte dans laquelle échoue Stéphane occupait toute la scène ; or cette fenêtre, perchée côté jardin, ne permettait pas à tous les spectateurs de bien voir ce qui se passait à l'intérieur.

Le spectacle ne manquait pas pour autant de moments forts : je pense notamment à ce très beau « conte », où il est question d'un travesti qui tente de se frayer un chemin dans une rue du centre-ville, à la poursuite d'un enfant qu'il voit dans la foule et qu'il cherche désespérément à toucher ; au cœur d'un texte éclaté, presque baroque, ce moment, à lui seul, valait son pesant d'or. Mais le théâtre, pour moi, n'a de raison d'être qu'à partir du moment où il nous bouscule, nous déplace, change à la fois notre vision du monde et celle que nous avons de nous-mêmes, ce qui n'était pas le cas de cette production.

Diane Godin

« Mignardises à l'index »

Adaptation de Marie-Josée Bastien du scénario du film de Peter Greenaway, *le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant.* Mise en scène : Gil Champagne, assisté de Jean Bélanger ; scénographie et éclairages : Jean Hazel ; costumes : Véronique Dumont ; musique : Fabrice Tremblay. Avec Marie-Josée Bastien, Natalie d'Anjou, Martin Genest, Line Nadeau, Nathalie Poiré et Marie-France Tanguay. Production du Théâtre les Enfants Terribles, présentée au Théâtre Périscope du 24 octobre au 18 novembre 1995.

De l'écran aux planches

On voit parfois des romans portés à la scène. À Québec, les Enfants Terribles s'y exercent essentiellement, et avec succès. Par contre, le passage de l'écran aux planches se fait plus rarement, sans doute parce que, malgré leur parenté — le cinéma, comme le théâtre, est représentation —, les deux arts diffèrent grandement : les œuvres cinématographiques sont « éternellement » fixes, tandis que le spectacle théâtral est éphémère. Il devient difficile, autant pour le créateur que pour le spectateur, d'imaginer autrement une scène déjà vue dans un film. Ce qui n'a pas empêché la jeune troupe de risquer l'aventure et de s'adonner à la transposition scénique de l'œuvre du réalisateur britannique Peter Greenaway.

Mignardises à l'index s'inspire du film le plus connu du cinéaste : *le Cuisinier, le voleur, sa femme et son amant.* Mais